

Des dynamiques et échanges dans le Mile End d'Abla Farhoud

Marilyne Lamer¹

Le livre *l'Histoire du Mile End* (Desjardins, 2017) d'Yves Desjardins est une étude qui permet bien de mettre en valeur toute l'ambiguïté des tensions tant politiques que sociales, culturelles ou linguistiques associées au quartier du Mile End, de sa fondation à nos jours. En ce sens, je vous propose aujourd'hui de pousser cet état de tiraillement identifié par M. Desjardins à l'échelle d'une rue, soit la rue Hutchison. Pour décrire cette rue, comprendre l'état d'extrême tension dans laquelle elle se situe et les échanges qui en découlent entre les habitants de cette même rue, je me permets de vous citer d'abord un extrait du roman qui nous occupera aujourd'hui, *Le sourire de la petite juive* (Farhoud, 2013), d'Abla Farhoud :

Hutchison a toujours eu un trottoir dans le Mile End et un autre dans Outremont. Les pieds écartillés, le cul entre deux chaises comme beaucoup d'immigrants – qui sont d'ailleurs nombreux à y demeurer. La rue ne s'en porte pas plus mal. Même avec le projet Une île une ville, Montréal réorganisé en arrondissements, la rue Hutchison est restée coupée en deux. Un côté dans l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal et l'autre dans celui d'Outremont. Non seulement son appartenance est-ouest est double, mais elle est sectionnée deux fois dans l'axe nord-sud, par le Mont-Royal et par le chemin de fer, au niveau de Van Horne. (Farhoud, 2013; 147-148)

Ainsi, sans se vouloir un roman historique ou un récit anthropologique, *Le sourire de la petite juive* dresse une cartographie romanesque du Mile End qui a énormément en commun avec celle de M. Desjardins. Bien que s'engager dans la lecture de ce roman, soit dans la lecture littéraire, c'est reconnaître et accepter que rien ne soit réel, que tout n'est qu'imaginaire, il faut voir, comme l'a fait Umberto Eco (Eco, 1985), que c'est à l'aune de nos imaginaires que nous interprétons en partie le réel. Si depuis *The Street* (Richler, 1969) de Mordecai Richler, nul ne marche plus sur la rue Saint-Urbain de la même façon, c'est que, comme le soutient Eco, les univers fictionnels et réels ne sont pas complètement distincts. Tout en évoluant de manière parallèle, il arrive parfois qu'ils se croisent. C'est en ce sens que je souhaite envisager avec vous le Mile End. Je souhaite vous démontrer que cette œuvre d'Abla Farhoud, sans être mimétique, permet tout de même d'apporter des éléments de compréhension aux dynamiques d'échanges qui ont lieu dans cet espace.

¹ Marilyne Lamer est auxiliaire de recherche à l'Institut Jacques-Couture de l'Université TÉLUQ. Étudiante à la maîtrise en littératures de langue française à l'Université de Montréal et affiliée au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ). marilyne.lamer@hotmail.com

Le sourire de la petite juive est un roman rédigé sous une forme hybride qui allie à la fois un journal intime d'une jeune petite juive hassidique et une narration omnisciente tenue par la narratrice Françoise Camirand. Le roman est une forme de mise en abîme de l'écrivaine et du processus d'écriture en même temps qu'il se découvre comme une tentative touchante de dresser le portrait d'une multiplicité d'habitants de la rue Hutchison. Au fil des pages, le lecteur découvre donc plus d'une quinzaine de personnages vivant sur cette rue, ces portraits étant entrecoupés par des fragments du journal intime d'une petite juive Hinda Rochelle qui habite également sur cette rue.

Chemin faisant, l'hybridité générique de l'œuvre et sa forme fragmentée rompent la rigidité de l'espace narratif et géographique traditionnel. Cette structure atypique témoigne d'ores et déjà de l'existence d'un territoire, celui du Mile End, qui est intimement morcelé. Si bien que, lorsqu'il s'agit de représenter le Mile End, voire de choisir un genre littéraire pour le représenter, le refus du modèle romanesque linéaire au profit d'un genre hybride témoigne dès lors de la spécificité de la configuration spatiale du Mile End. Cet espace, très fortement normé par une variété de signes et de symboles, échappe à la linéarité de la narration habituelle à la faveur d'une diversité des genres et des signes qui permettent de faire coexister une multiplicité de sujets, de personnages, et leur culture respective. Ce constat nous permet de confirmer que *Le sourire de la petite juive* d'Abla Farhoud participe de l'hypothèse avancée par Simon Harel selon laquelle il y a, je le cite : « présence d'un dispositif cosmopolite dans ce texte littéraire, lequel serait un refus d'une narration distanciée, éclatement de la perspective optique de façon à rompre définitivement le caractère linéaire de l'univers urbain » (Harel, 1999; 47).

Plus encore, l'ambiguïté générique de l'œuvre soulève d'emblée une tension entre ce qui est caché, soit du registre appartenant au journal intime, et ce qui est ouvertement affiché par la narration omnisciente. Il se construit une étrangeté du lieu et de la parole qui rend le rapport intérieur/extérieur ambigu, mettant ainsi à mal la frontière entre la narratrice et les personnages décrits, entre le soi et l'Autre. On peut dire que cette tentative de révéler, par la forme du journal intime, l'univers d'une jeune petite juive hassidique, se découvre aussi comme une timide forme de voyeurisme et de tentative de contact. S'il s'agit certes d'un lieu commun de la littérature québécoise contemporaine que de représenter l'univers des Juifs hassidiques du Mile End et d'Outremont, il n'en demeure pas moins que la communauté juive hassidique du Mile End se présente dans le roman comme une forme d'altérité radicale. En ce sens, l'utilisation même du journal intime permet de percer, de dévoiler, une réalité qui peut difficilement être mise en scène par une narratrice n'appartenant pas à ce groupe. En même temps, cela permet de donner une place importante au sein de la diégèse aux Juifs hassidiques qui ont, et occupent toujours, une place importante tant dans le Mile End.

Si la plupart des critiques de ce roman d'Abla Farhoud (Lapointe, 2011) (Crépeau, 2011) se sont attachés à en souligner son caractère « juif », en le comparant par exemple à *Hadassa* (Beaudoin, 2010) ou à *Lekhaïm !* (Zipora, 2014), il me semble qu'il serait réducteur de s'en tenir à stigmatiser la communauté juive hassidique comme seule forme d'altérité présente sur la rue Hutchison et dans le roman. Si tant est que cette galerie de personnages que présente la narratrice convoque un imaginaire lié à la découverte de l'Autre et à la multiplicité des signes dans le Mile End, c'est que chacun de ces personnages est unique et leurs origines sont diverses. Qu'ils soient Québécois de souche, immigrants du Liban, des Philippines ou d'Italie, la spécificité de chacun balise l'orientation de leur portrait. En ce sens, plus que la somme de descriptions individuelles, ce qui permet de maintenir le fil narratif et interprétatif est la présence d'éléments de continuité entre les portraits des personnages et la narratrice. Dans cette tentative de compréhension de l'Autre, la narratrice est en fait à la recherche de similarités. Pour le dire selon les termes de Simon Harel, c'est que « la représentation [des] personnages étrangers inaugure la possibilité d'une rencontre dialogique, questionnant la rigidité d'une identité québécoise qui ne serait entrevue qu'en terme d'ethnicité, de délimitation territoriale » (Harel, 1999). Mais les rencontres auxquelles appelle Harel et qu'espère la narratrice ne se produisent toutefois pas dans le roman. Les rencontres qui adviennent sont presque celles les plus fondamentales, au caractère profondément humain, celle du sourire et du regard qui se produisent et qui marquent par ce fait une ouverture à l'Autre.

Plus qu'une rencontre des regards, il y a dans *Le sourire de la petite juive* une véritable obsession de la vue et du voyeurisme. Les 12 anaphores, soit les répétitions en début de phrase du syntagme « elle avait vue » (Farhoud, 2013; 72-73) illustrent bien cette quête d'entrer en contact avec l'Autre. Si les principaux échanges que l'on rencontre dans ce livre sont donc ceux du regard, le livre *Bonheur d'occasion* (Roy, 1993) de Gabrielle Roy, qui sera échangé entre la narratrice et la petite juive, se présente comme le superlatif de cette dynamique d'échanges. La littérature se découvre ainsi comme un outil possédant un pouvoir singulier, celui de permettre la perpétuation, la rupture ou l'imbrication de codes culturels différents. Au final, le mandat de la littérature est double. Dans un premier temps, la littérature et le roman d'Abla Farhoud permettent de mettre en scène un espace au sein duquel s'établit une rencontre entre un sujet et un autre. Dans un second temps, la mise en abîme de la littérature par le truchement du roman de Gabrielle Roy permet de donner un nouveau sens aux notions de rencontres et d'échanges, qui peuvent maintenant avoir lieu par l'intermédiaire d'objets littéraires, lesquels deviennent alors les incubateurs de changements et de transformations de ces espaces en même temps qu'ils lient différents codes culturels et identitaires.

En ce sens et pour conclure, que nous apprend donc *Le sourire de la petite juive* sur les dynamiques d'échanges dans le Mile End? S'il faut partir du constat d'échec relevé par

Martine-Emmanuelle Lapointe quant à l'échec des rencontres espérées par la narratrice (Lapointe, 2011), il faut aussi reconnaître qu'on ne retrouve nul ton défaitiste dans ce roman. Au contraire, la fraîcheur de l'expression et l'importance accordée aux éléments essentiels des relations humaines tels que le regard et le sourire ne peuvent que marquer positivement l'imaginaire de la rencontre et de la reconnaissance de l'Autre qui sont à l'œuvre dans ce roman. Et c'est là en mon sens que l'importance de la littérature dans l'illustration des dynamiques d'échanges dans le *Mile End* se révèle; c'est que la fiction permet de révéler des non-dits, des espoirs, des mondes possibles. Pour citer la narratrice du roman, celle-ci déclare « faire davantage confiance aux œuvres de fiction pour sentir l'intériorité des êtres » (Farhoud, 2013; 36). En somme, la littérature se fait donc précurseuse des multiples possibilités de développement qui s'offrent encore à cet espace.

Bibliographie

- Beaudoin, M. (2010). *Hadassa*. Bibliothèque québécoise.
- Crépeau, J.-F. (2011). Victor-Lévy Beaulieu, Abla Farhoud, Louis Gauthier. *Lettres québécoises*, (numéro 144), 20-21.
- Desjardins, Y. (2017). *Histoire du Mile-end*. Septentrion.
- Eco, U. (1985). *Lector in fabula: ou, La coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris: B. Grasset.
- Farhoud, A. (2013). *Le sourire de la petite juive*. Typo.
- Harel, S. (1999). *Le voleur de parcours*. Montréal: XYZ.
- Lapointe, M.-E. (2011). Rencontres et solitude. *Voix et images*, 37(1), 137-141.
- Richler, M. (1969). *Rue Saint-Urbain* (Bibliothèque québécoise).
- Roy, G. (1993). *Bonheur d'occasion* (Boréal compact).
- Zipora, M. (2014). *Lekhaïm! Chroniques de la vie hassidique à Montréal* (Bibliothèque québécoise).